

## **Uchronie personnelle**

Il est tard. Aux alentours de cette heure où quelques fois le temps me semble suspendu, heure rouge par le soleil couchant, heure paisible. Des enfants jouent dehors, plus loin. Des couleurs fluorescentes vrillent dans le parc. On saute. Moi, je suis sur le balcon. Je n'ai pas le droit d'aller jouer. Je dois aller au lit. Je veux pas. Je ne veux pas quitter cet instant qui me paraît comme hors du temps. Pourtant, il faudra bien que le soleil disparaisse, que cette heure douce et baignée de chaleur fasse place à une heure aux tons plus froids où, tout de suite, l'on cherche à se couvrir, où l'on s'abrite, où l'on se cache. Je suis rentrée.

Dans ma ville, on peut voir le lac de n'importe quel endroit, sauf de ma maison. Mais depuis mon école, on le voit très bien. D'ailleurs, je n'écoute pas la maîtresse, je rêve. Quand il fait très beau, on distingue au loin les Alpes. Quand tout paraît si gris, ça ne fait rien ; on sait qu'en grim pant sur la colline, là-haut, le ciel est profondément bleu et que la mer de brouillard nous environne. Les nuages ne sont jamais beaucoup plus bas. Ils paraissent si doux, cotonneux, qu'à chaque fois, j'ai envie de plonger dedans. Pourtant, je sais que ce n'est qu'une illusion, alors j'imagine qu'ils ont de la consistance et que je peux m'y allonger.

Un jour, nous sommes partis, avec mon Papa et ma Maman, avec mes deux plus jeunes frères. Nous sommes allés dans un endroit où le soleil brille toujours, presque despotiquement. Il y faisait chaud. Je ne connaissais personne, le reste de ma famille non plus d'ailleurs. Les gens étaient chaleureux ; il y avait beaucoup d'enfants qui courraient partout, qui grimpaient aux arbres. Ils étaient beaux. Je devais aller à l'école, je ne me plaignais pas. Le soir, quand j'en avais fini avec mes corrections de dictées, je jouais dehors. Nous avions un bateau. Il restait souvent endormi dans le port, mais dès que nous avions des vacances, nous courrions le réveiller et il nous emmenait dans toutes sortes d'endroits, surtout, il nous berçait. Il n'était pas très grand, aussi les disputes à son bord étaient fréquentes. Ses voiles captaient la moindre brise ; nous ne nous ennuyions pas. Lorsqu'il accostait, je courais parfois sur de petits chemins sablonneux, faisant la course avec le soleil qui tentait de basculer de l'autre côté de l'horizon. Puis, je m'essoufflais. Alors je me blottissais dans le sable, m'endormant peut-être quelques instants jusqu'à ce que la fraîcheur du soir me rappelle qu'il me fallait rentrer.